

Pour le plaisir de lire



Légendes de Belgique

De la Belgique, on dit souvent que c'est le pays du chocolat, de la bière et des frites. C'est aussi le pays de Jacques Brel, de René Magritte, de James Ensor,... et de Tintin, bien sûr !

Un pays de contraste, donc, où le meilleur peut parfois côtoyer le pire. Une terre de légendes d'où est partie la première Croisade, et où les dominations successives ont donné naissance à quantités de légendes que je vous laisse découvrir au travers de ces quelques pages...

Henri WILLOX
Guadalajara, Mexique
willoxh@iquebec.com



Légendes de Belgique



Bruxelles-Capitales

Manneken Pis

(première version)



Il y a bien longtemps, dans la bonne ville de Bruxelles, habitait une sorcière. Comme souvent, en ce temps-là, les sorcières étaient vilaines et méchantes. Celle-ci ne faisait pas exception à la règle: dès qu'elle en avait l'occasion, elle faisait du mal aux gens, et pour cela, on la craignait beaucoup. On ne la voyait jamais pendant la journée, elle ne sortait que le soir, et personne ne savait où elle allait. Dans le quartier où habitait la sorcière vivait aussi un vieil homme aimé de tous.

Un jour, un petit garçon passa dans ce quartier. Soudain, il fut pris d'une envie violente de satisfaire un besoin naturel, et c'est sur la façade de la maison de la sorcière qu'il se mit à uriner... Evidemment, il ne savait pas qu'elle en était le propriétaire.

Remarquant le gamin en train de faire pipi sur la façade de sa maison, la sorcière se mit en colère et lui cria:

« Tu oses venir souiller ma maison! Et bien, pour ta punition, tu continueras toute l'éternité! » et elle disparut.

Le vieil homme n'avait rien perdu de la scène: il sortit de chez lui avec une statue de pierre qu'il posa juste à la place de l'enfant. Il prit ensuite le gamin par la main et le reconduisit chez ses parents.

Depuis, c'est la statue, et non le petit garçon, qui accomplit la tâche exigée par la sorcière...

Manneken Pis

(deuxième version)



L'histoire se passe, en 1830, lors du siège de Bruxelles.

Ne parvenant pas à entamer le courage et la vaillance des défenseurs bruxellois, l'ennemi leva le siège, mais décida d'y mettre le feu. Les bruxellois, heureux d'être délivrés avaient abandonné toute défense. La ville commença donc à brûler.

Elle aurait sans doute brûlé tout entière si un petit garçon, ayant aperçu une des mèches ne s'était mis à combattre le feu grâce au seul moyen que la nature lui avait donné. Il urina tant et tant qu'il eut raison du feu. Les bourgeois, mis au courant de cet exploit, érigèrent une statue en l'honneur de l'enfant comme preuve de leur reconnaissance.

Manneken Pis

(troisième version)



Au cours de réjouissances populaires un riche bourgeois de la ville aurait perdu son fils unique. Tentant de le retrouver dans les rues de Bruxelles, le père le découvrit après cinq jours de recherches au coin de la rue de l'Étuve, dans la position que l'on imagine. Ravi du dénouement, l'heureux père aurait installé un Manneken-Pis à cet endroit.

Le Meyboom



La Plantation du Meyboom (Arbre de Joie), daterait de 1213, année où Bruxelles « remporta la victoire sur Louvain ».

À cette époque, les bourgeois de Bruxelles fréquentaient volontiers des guinguettes, on disait alors des « Granges », situées au nord de la ville, au-delà des remparts, à l'endroit dit « Marais aux Cygnes », à l'emplacement du quartier actuel (rue du Marais).

Le fisc communal qui percevait de lourdes taxes sur la bière dans les établissements de la Ville, n'avait aucun droit à taxer hors des murs la boisson favorite des Bruxellois. Le Lambic se débitait donc à prix doux aux Granges du Marais. Un après-midi de 1213, des Louvanistes, en

querelle avec les Bruxellois à propos des taxes sur la bière, se présentèrent en force dans le quartier et attaquèrent à l'improviste la Grange dénommée « Het Cattenhuys » où une noce bruxelloise festoyait.

Les convives se retranchèrent dans l'établissement où se trouvaient des arbalétriers : les Compagnons de Saint-Laurent. Ceux-ci se présentèrent les premiers au secours des assiégés qui furent dit « le populaire » caressés vigoureusement. En récompense de ce coup d'éclat, le duc Jean de Brabant fit octroi à la Gilde de Saint-Laurent d'un statut corporatif.

Jean III décida, en plein accord avec l'échevinage de Bruxelles, de fusionner la gilde du Marais aux Cygnes avec le Serment des Arbalétriers:

« Les membres de la Gilde de Saint-Laurent entrent de plein droit dans le Serment en qualité de Sociétaires de la Corporation Civile. À ce titre, le droit de planter le Meyboom leur est confié ».

On décida de procéder à la Plantation la veille de la fête de « Laurent », le saint patron : le 9 août. Mais c'est en 1308 seulement qu'ils exercent leur privilège pour la première fois; de ce fait, ils peuvent affirmer procéder à la cérémonie pour la 695^{ème} fois le 9 août 2003.

L'Histoire, jetant un clin d'œil au folklore, raconte que la Plantation, doit être réalisée avant 17 heures, sous peine de voir le privilège passer au main des Louvanistes.

En 1831, les circonstances étant difficiles et l'argent rare, les hommes hésitèrent à continuer à organiser la plantation, ce sont les femmes qui protestèrent à l'idée de l'interruption de cette cérémonie.

Il est à noter que les cortèges de 1839 et 1849 furent des plus fastueux et que lors des deux périodes d'occupation de 1914-1918 et 1940-1945, la cérémonie ne fut jamais interrompue bien qu'aucun cortège ne fut organisé. Des braves parmi les braves se chargeant de planter un arbuste voire une plante à l'endroit donné et ce à la date et surtout avant l'heure fatidique.

Autre année importante, 1939 où les Louvanistes avaient organisé l'enlèvement de l'arbre pendant que s'égayaient dans les « stameneis » les joyeux et truculents « bas-fondistes ». Les Bruxellois, inquiets, désarmés et surtout furieux contactèrent aussitôt la Gendarmerie et les voleurs furent arrêtés à l'entrée de Louvain. Les « bas-fondistes » abattirent un autre arbre à une vitesse record et le plantèrent avant 17 heures à l'endroit prévu. L'honneur et le droit d'exercer le privilège étaient saufs !

Ainsi, chaque année depuis près de 7 siècles, la tradition de la plantation du Meyboom a toujours été respectée : l'arbre se dresse fièrement à l'angle des rue des Sables et du Marais avant 17 heures.



Province de Namur

La fondation de Namur



Plusieurs légendes racontent les origines de Namur. La plus répandue est celle de Saint Materne qui, évangélisant la région, arriva à Namur (qui s'appelait encore Sedroch), où l'on vénérât une idole du nom de Nam. Le culte avait lieu dans une grotte (elle deviendra la crypte de l'église Notre-Dame).

Saint Materne mit fin à ces croyances en réduisant Nam au silence, d'où l'appellation de Nam-mutus (Nam muet) qui se transforma en Namutus, Namucus, Namurcus puis Namur.

Au XVII^e siècle, la statue de Nam était toujours conservée dans l'église Notre-Dame mais un inconnu offusqué de sa présence la jeta dans la Meuse.

Une autre version naquit sous le règne de Charlemagne. Namur, qui s'appelait encore Rostemont sur Meuse fut cédé par l'Empereur, à un de ses chevaliers, le duc Naimon de Bavière. Son nom se serait changé en Namon, puis Namen, puis Namur.



Province du Brabant Flamand

Quentin et la mouche



Il y a bien longtemps, dans la ville de Leuven, vivait un forgeron. Le brave homme avait un fils prénommé Quentin.

Enfant, Quentin connaissait déjà les rudiments du métier de forgeron et, devenu un jeune homme, il devint expert dans la confection de fers à cheval, d'épées, mais aussi d'objets qui relevaient du domaine de l'art.

Son père se réjouissait de voir que Quentin prendrait facilement la relève. Quentin n'envisageait d'ailleurs pas d'autre avenir: il avait acquis une habileté manuelle peu commune, et, surtout, un grand amour pour la lumière hésitante des flammes. Quand sa journée de travail était terminée, il s'asseyait sur un banc, devant la forge de son père, et regardait passer les gens. Quentin aimait beaucoup les observer.

Un jour, ses yeux se posèrent sur une jeune fille et ne purent plus s'en détacher tant elle était merveilleuse. Bien vite, son cœur ne battait plus que pour elle, à tel point qu'il se postait chaque jour sur le banc pour avoir le bonheur de la voir passer. Les jours où elle ne passait pas, Quentin était d'humeur triste et morose, il battait le fer avec rage. Mais quand il l'apercevait, son cœur était emplí de joie et de bonne humeur. N'osant pas l'aborder, il décida de la suivre pour savoir où elle habitait. Son désespoir fut immense quand il apprit qu'elle était la fille d'un peintre célèbre de la ville: jamais il n'aurait les moyens d'épouser une riche héritière... Quentin se mit alors à dépérir...

Un jour pourtant, son tourment, sa rage aussi, étaient si grands qu'il décida de se faire engager chez le peintre célèbre en tant qu'ouvrier pour mélanger les couleurs: c'était le seul moyen de côtoyer Magdeleine, sa bien-aimée. Le père de Quentin trouva cette idée absurde:

« Cette Magdeleine n'est pas une fille pour toi, elle est d'ailleurs fiancée à un jeune peintre de talent qui travaille dans l'atelier de son père. Et puis tu as un bon métier, il y a des tas d'autres filles qui seraient prêtes à faire ton bonheur ! »

Mais Quentin suivit son projet. Les conditions de travail étaient bien difficiles, mais ce n'était rien en échange de la voir, elle, chaque jour. De plus, il apprenait beaucoup: il observait son maître et ses apprentis travailler, et, bientôt, les lois de la perspective et la recherche de la lumière n'eurent plus de secrets pour lui. Pour s'exercer, Quentin dessinait sur les murs de sa chambre, le visage de Magdeleine...

Un jour, elle entra en pleurs dans l'atelier: elle avait surpris son fiancé en train d'en courtiser une autre. Ne parvenant pas à la consoler, son père décida finalement de renvoyer cet apprenti qui, pourtant, travaillait si bien. Dans ses sanglots, Magdeleine avait laissé tomber son mouchoir. Quentin s'empressa de le ramasser et fut récompensé par un sourire de la jeune fille qui lui réchauffa le cœur.

Une place d'apprenti était donc disponible. Quentin se proposa, argumentant qu'il avait eu déjà bien le temps d'observer l'art de peindre, et qu'il avait profité des conseils donnés aux apprentis par le maître. Il ajouta:

« J'aimerais beaucoup reproduire les ombres et les lumières que j'ai regardées tant de fois quand je travaillais dans la forge. » Mais le grand peintre refusa de « laisser gâcher ses belles toiles par un

broyeur de couleurs ». Ne s'avouant pas vaincu malgré les nombreux refus qu'il essayait chaque fois auprès de son maître, Quentin continua à s'exercer en cachette sur les murs de sa chambre.

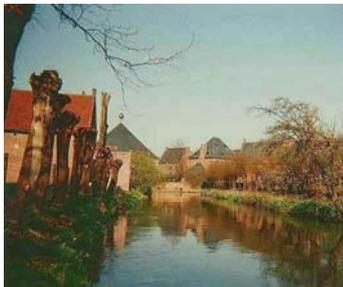
Un jour, s'estimant prêt à montrer de quoi il était capable, Quentin se mit au travail dès l'aube. Il avait choisi de travailler sur le tableau préféré de son maître, celui qui représentait « l'Annonciation ». La Vierge peinte sur cette toile ressemblait d'ailleurs étrangement à Magdeleine. Alors que toute la maisonnée dormait encore, Quentin s'affaira pendant plusieurs heures devant ce tableau.

À peine entré dans l'atelier, son maître poussa de grands cris: une mouche s'était posée sur le nez de la Vierge Marie ! Il essaya par tous les moyens de la faire s'envoler, mais rien n'y faisait: la mouche restait inébranlable. Alors, le grand peintre s'approcha de plus près... Quel ne fut pas son étonnement quand il se rendit compte que cette fameuse mouche n'était pas vivante, mais peinte avec une telle précision qu'on pensait pouvoir la prendre entre ses doigts ! Sa colère n'en fut que plus grande:

« Qui a osé porter la main sur le tableau dont je suis le plus fier? J'exige que celui-là se dénonce immédiatement sous peine d'être chassé de la maison sur le champ ! »

Inutile de vous dire que Quentin n'en menait pas large... Il se dénonça pourtant:

« C'est moi maître, je l'avoue humblement. Il me fallait absolument prouver que j'étais moi aussi capable de reproduire le monde sur une toile. Maintenant, faites de moi ce que vous voudrez... »



Le maître s'adoucit et, reconsidérant l'oeuvre, reconnut que Quentin avait largement prouvé son talent. Il prit donc le jeune homme comme apprenti tout en lui prédisant une brillante carrière de peintre. Quentin était aux anges !

Son bonheur fut parfait quand il s'aperçut qu'il avait déjà conquis le coeur de Magdeleine: la jeune fille avait été touchée par la ferveur et la douceur qu'elle avait lues dans le regard du serviteur, elle était déjà amoureuse de lui. Le maître peintre ne fit d'ailleurs aucunes difficultés à leur mariage: Quentin était en effet devenu son élève préféré.

Leurs noces furent donc célébrées avec faste. Quentin devint un peintre renommé et Magdeleine fut l'une des plus grandes admiratrices de ses oeuvres. Dans la bonne ville de Leuven, les gens disent qu'ils vécurent très heureux ensemble, et que s'ils ne sont pas morts, leur bonheur est encore parfait aujourd'hui...



Province d'Anvers

Slaapt in 't Stro



Vers le 18ème siècle, des soldats français étaient de passage à Wavre-Notre-Dame. Sur le chemin, ils perdirent la caisse du corps de troupe, c'est-à-dire un trésor. Quand les autorités s'en aperçurent, les soldats furent renvoyés dans cette ville: ils devaient retrouver cette caisse car elle contenait des richesses.

Le paysan de " Slaapt in 't Stro ", c'était le nom de sa ferme, chez qui les soldats avaient laissé la caisse, l'avait caché sous un tas de fumier afin que personne ne la trouve, il voulait tout garder pour lui. Et les malheureux soldats ne la trouvèrent pas. Pour cette faute, ils furent exécutés.

Le fermier était donc riche. Pourtant ses affaires n'allaient pas bien: chacune à leur tour, ses bêtes mouraient dans l'étable. Se doutant que tout cela était la conséquence de son méfait, le paysan finit, à contre coeur, par se confesser au curé. Et le curé lui dit:

« Prenez une mesure de froment et comptez les grains. Ensuite, rendez autant de pièces d'or que vous avez compté de grains à la caisse de l'armée. Ce qui reste du trésor, consacrez-le aux bonnes oeuvres. »

Mais le paysan était très avare, il ne suivit donc pas les conseils du curé.

Mal lui en prit, car, à partir de ce jour, et ce, tous les cent ans, un char infernal attelé de quatre chevaux de feu et mené par une femme s'est mis à tourner près de l'étable et sur le faite du toit. Mais surtout, certains jours, surtout ceux où il y avait de la tempête, des événements étranges se passaient à la ferme: des choses effrayantes venaient hanter la maison, la bâtisse était pleine de hurlements, les portes claquaient violemment, des vaches étaient retrouvées mortes, leurs deux cous emmêlés dans une seule chaîne...

Mais le fermier était tellement avare que, jamais, malgré tout cela, il ne s'est décidé à rendre le trésor...

Lange Wapper



Selon les légendes du 16^e siècle, le Lange Wapper aime séjourner à proximité de l'eau. À la côte, il est connu au travers d'un très vieux mythe de Blankenberge. Dans l'intérieur des terres, il hante les digues embrumées de la Nèthe, à en croire des contes villageois de Bevel, Kessel et Nijlen. Mais ce qu'il préfère, c'est errer le long des rives de l'Escaut, à Anvers. En 1963, le célèbre tourmenteur y a même eu l'honneur d'une statue d'Albert Poels. Ce Wapper de bronze se dresse juste devant le Steen, qui abrite aujourd'hui le Musée national de la marine après avoir servi jadis de prison, de bureau d'octroi et de forteresse.

Le Lange Wapper est capable de prendre la taille d'un enfant ou celle d'un colosse. D'un pas de géant, il se déplace de Burcht à Hoboken, où il a un jour attrapé un chalutier par le mât pour le balancer dans les airs.

Il tourmente les ivrognes et joue à donner des coups de pied aux enfants. Chaque fois, il les embobine avant de disparaître dans un rire diabolique. Il n'y a qu'au jeu des « ombres au clair de lune » qu'il ne participe pas. En effet, ce jeu consiste à faire la course en gardant un pied sur l'ombre de la tête d'un joueur et chacun sait qu'un diable n'a pas d'ombre.

Le Lange Wapper utilise mille ruses pour approcher les femmes ou boire de leur lait maternel. Par exemple, un jour, il s'est caché dans un mouchoir blanc fraîchement amidonné et s'est couché dans la rue. Il s'est laissé ramasser par une passante qui ne se doutait de rien et a atterri ainsi dans la poche de sa jupe.

Une autre fois, il a pris la forme d'un nouveau-né et s'est fait passer pour un enfant abandonné sur le banc de pierre de la Halle aux Chairs. Une femme qui venait d'accoucher a eu pitié du bébé en pleurs et lui a donné le sein. Wapper reprit alors sa vraie apparence et fit à la jeune mère la frousse de sa vie.

Jusqu'à nos jours, le diable farceur est une source inépuisable d'inspiration pour les artistes contemporains. Il suffit de regarder une des premières bandes dessinées de Bob et Bobette, « La dame en noir ». Le Lange Wapper y est acoquiné à Kludde, un diable aquatique à queue de poisson de la région de Dendermonde.



Province du Luxembourg

Le Vert-bouc



Lucien était las de s'épuiser au champ. Les gouttes de sueur transpiraient de sa peau au même rythme que les pièces quittaient sa bourse. L'argent manquait souvent. Son rêve d'un jour pouvoir s'offrir plus que le nécessaire s'était éteint. Le paysan était à vrai dire plus pauvre encore que le jour de son mariage.

Son mariage... Sans doute de loin le plus beau jour de sa vie. Marie lui avait paru si fragile et si pure, comme l'orchidée qui vient d'éclorre et sur laquelle perlent les premières gouttes de la rosée. Mais avec le temps, avec les soucis, sa fleur si vulnérable était devenue son chêne au creux duquel il aimait se reposer. Il aurait tant voulu lui rendre la vie plus simple, lui offrir le bonheur sur un plateau doré. Lucien pensait à tout cela tandis qu'il marchait le long du chemin qui le menait chaque jour à sa modeste ferme.

À mi-chemin, entre Anloy et Jéhonville, il s'arrêta net. Une étrange silhouette semblait lui demander de l'aide. L'Ardennais était intrigué. Mais bon cœur, il s'avança vers le coin sombre où semblait s'être retranché ce personnage sorti de nul part.

« Je sais qui tu es », dit le diable au paysan soudain désemparé. « Je sais ce que tu as. Et surtout, je sais ce que tu n'as pas. Apaise ton esprit. Laisse calmement couler ton sang dans tes veines. Je ne te veux que du bien. Je veux jouer avec toi. »

Lucien, tendu jusqu'à la moelle, allait prendre ses jambes à son coup quand le diable renchérit.

« Tu as soif d'argent et je peux te donner à boire pour toute ta vie. Le défi est très simple. Es-tu prêt à le relever ? »

La curiosité du paysan embrasa tout son corps. L'envie céda à la sagesse.

« Laisse tes yeux inscrire dans ta mémoire ce que ta raison ne pourra supporter. »

En un bond, le diable abandonna l'Ardennais, nu devant l'indescriptible. Un animal ? Il n'en était pas sûr. La chose devant lui avait un regard. Une expression humaine dans les yeux, mais trop envoûtante pour être celle d'un homme. L'énorme chose gémit. Une plainte douloureuse ? Non, plutôt un rire. Un cri sorti des enfers. Un démon au regard de

braise. Avec sa langue fourchue entre les dents, de profondes crevasses sur le corps et des poils noirs verdâtres ressemblant plus à de la laine qu'à des crins, jamais chose ne lui avait paru aussi étrange. Le Vert-bouc se tenait face à lui, imposant toute son étrangeté dans un décor pourtant si familier.

Lucien ne sentit plus le poids de son corps. La peur lui avait enlevé toute matérialité. Le paysan s'enfuit. Tandis que son esprit tentait d'oublier la scène, la voix du diable retentit dans ses oreilles :

« Reviens quand la lune sera au quart. Si tu réussis à m'étonner davantage que je puisse le faire, l'or pour toi coulera à flot. »

Marie cru voir un revenant quand Lucien franchit la porte de la demeure. Elle lui offrit sa tendresse et son réconfort pendant que l'homme dégorgea par les mots qu'il put trouver ce qu'il venait de voir. Le lendemain et les jours suivants, il n'en fut point question. Mais l'échéance arriva presque à sa fin.

La mémoire efface bien souvent avec le temps ce qu'il y a de pointu dans sa géométrie. L'or brille parfois bien plus que le simple bonheur. Lucien et Marie décidèrent ensemble d'affronter le diable sur son terrain. Le soir venu, le paysan prit son miel le plus parfumé et en enduisit son épouse jusqu'au moindre espace. On aurait dit qu'elle s'était vêtue d'une seconde peau qui lui donnait l'apparence de n'être plus qu'un bloc jaunâtre et luisant, comme un miroir doré. L'Ardennais saisit ensuite un couteau de cuisine et perfora un vieux matelas avec acharnement. Les plumes volèrent dans tous les sens. Il les rassembla puis roula Marie dans le tapis nuageux. La femme n'était plus femme, la rencontre pouvait avoir lieu.

Ils se rendirent ensemble à l'endroit convenu, bien à l'abri des arbres et de leur pénombre. Le diable ne se fit pas attendre. Il fit d'abord un bref mais violent sursaut à la vue de ce que lui présentait le paysan. Puis il examina la chose, tout en gardant ses distances. Il y avait là, enfuie sous la peau, une respiration. S'il y avait de la vie, quelle pouvait-elle être ? Il eut beau passer en revue les moindres détails de ce qui ne pouvait être qu'un animal, il resta sur sa fin.

Alors il se raidit. Souffla violemment à travers ses narines. Grogna dans sa mâchoire. Il ne put l'admettre mais la fatalité lui éclata au visage. Il avait perdu. Dans un geste fendant les airs, il jeta au pied du paysan ce qui lui revenait. Et il disparu si rapidement que les vainqueurs n'eurent même pas le temps de croire en la réalité.

Avant de partir, la joie au cœur, Lucien et Marie décidèrent de donner un nom au lieu qui avait vu renaître toutes leurs espérances. Ils l'appelèrent le Trou du bouc.

La ferme aux couleuvres



Il est des endroits sur Terre qu'on n'oublie jamais. Il est un rocher sur la côte du Satti qu'une famille maudit à jamais.

Cette masse grise s'élève majestueusement devant un grand méandre de la Semois, entre Bouillon et Dohan. Le " Rocher des fées ", le rocher des déesses, le rocher des destins. Des femmes surnaturelles belles comme des lunes argentées s'y rassemblent dès que la lumière du jour s'est dissipée. Elles dansent et dansent encore. Leur tête tourne, leurs pensées se mélangent. Les fées ne forment plus qu'un tourbillon d'où émane leur puissance magique dans toute sa splendeur. Leurs terribles pouvoirs se répandent alors à travers les arbres, les maisons et toute la région, tels un nuage noir qui s'évapore sans odeur. Les charmeuses détiennent au creux de leurs mains les destinées des hommes. Une des fées avait un fils, Yahourite.

Cette histoire est une des celles que les anciens racontent encore dans la vallée de la Semois. C'était il y a bien longtemps.

Yahourite aimait se promener, sentir au printemps les fleurs sauvages encore en bouton. Louison était la plus éclatante d'entre elles. La jeune paysanne embaumait l'air ambiant de sa fraîcheur. Son parfum étourdissait Yahourite dès la première bouffée. Il reconnut dans ses yeux cette étincelle qui mélange la bonté et la joie de vivre. Il sut que ce serait elle et personne d'autre.

Les semaines s'écoulèrent tandis que le bonheur prenait racine dans les deux jeunes cœurs. Le temps fit petit à petit naître ses promesses. Mais le père de Louison, un modeste fermier, ne vit dans cette alliance que le mal enlaçant sa fille. À l'heure venue, il repoussa le prétendant avec fermeté. Yahourite vit sa vie s'effondrer devant lui. La colère prit alors le dessus. Le jeune homme quitta la ferme et s'en retourna au plus vite au Rocher.

La mère de Yahourite considéra ce refus comme un affront inadmissible de la part d'un simple paysan. L'honneur de son fils serait vengé. La puissante fée mit en œuvre toute sa magie. Une fois les terribles gestes exécutés, une fois les terribles mots prononcés, des milliers de couleuvres s'insinuèrent dans la ferme comme de la lave bouillonnante à travers un paysage d'été. Le moindre espace était couvert par ces horribles reptiles. Le bruit du glissement de leur peau luisante provoquait des frissons et des picotements dans toutes les parties du corps. Les couleuvres tétèrent les vaches, gobèrent les œufs. Rien ne fut laissé au hasard. Plus on en tuait, plus elles étaient nombreuses.

Le fermier et sa famille n'en purent plus de cette invasion. Leur force les quittait. La fatigue grandissait en même temps que la peur laissait place à la mort.

Le père de Louison, dans un dernier sursaut, eut l'idée de faire venir un rebouteux. L'homme examina la situation puis il ordonna de ramasser tout le bois qu'on pourrait trouver, jusqu'à la moindre brindille. Il fit ensuite un énorme feu. Les reptiles brûlèrent les uns après les autres, ne laissant comme trace que la fumée grise que l'on apercevait à des lieues à la ronde. Une couleuvre cependant fut sauvée des flammes. La plus grosse, la plus repoussante, la plus terrifiante. C'était la reine. Le rebouteux conseilla au fermier de l'épargner. Si elle venait à mourir, il lui arriverait grand malheur. Mais le fermier dans une rage subite n'en fit qu'à sa tête. Il prit son couteau le plus tranchant et décapita l'horrible bête.



Ce qui avait été dit arriva. Le paysan et sa famille furent dépossédés de tous leurs biens. Leur vie ne fut plus que misère. Et la ferme qui faisait leur fierté tomba en ruine. Mais en souvenir de cette étrange aventure, on appelle encore l'endroit qui borde la Semois « La ferme aux couleuvres », ce lieu où la rivière trace une boucle sur la terre, telle un reptile.

Berthe de la Roche



Il y a bien longtemps, dans un village de la haute Amblève, vivaient un fermier et sa fille. Ce fermier était un homme incroyablement avare, ce qui le rendait bien impopulaire. Aussi, plus personne ne prenait le chemin de sa ferme, même les valets ne se présentaient plus tant ils étaient maltraités par le méchant homme. Sa fille s'appelait Gertrude, et heureusement pour elle, elle était aussi belle et gentille que son père était laid et méchant. Elle s'accommodait de tous les travaux attribués aux femmes et ne se plaignait pas, essayant toujours de satisfaire son père. Bien en vain...

Il arriva cependant qu'un valet se présenta à la ferme, au grand étonnement du fermier. Le valet en question s'appelait Le seigneur de La

Roche, veuf et voyant l'âge avancer, s'inquiétait pour sa fille. Berthe était une des plus belles demoiselles de la région. Ses cheveux dorés délicatement ondulés couraient sur ses épaules fragiles. Ses lèvres légèrement pourpres et son teint doucement nacré donnaient à son visage un air d'ange. Tendre et sage, elle laissait sous le charme dès le premier regard. Mais la jeune fille gâtée par la naissance n'était pas pressée de se marier. Les prétendants étaient repoussés sitôt arrivés.

Trop de choix ? Peut-être. Le père se dit qu'il fallait pourtant un protecteur pour le temps où il ne serait plus. Décider lui-même qui serait l'heureux mari aurait été facile. Mais le bon seigneur ne voulait pas imposer ses vues. Il décida d'organiser un grand tournoi. Le valeureux vainqueur prouverait par sa bravoure ses qualités d'époux. Toute la noblesse fût avertie du jour et de l'heure. Les jeunes hommes de la région s'affairaient. Ils en perdaient presque la tête rien qu'à l'idée de se retrouver aux côtés de la belle. Et par delà ces contrées, Berthe avait aussi séduit à des lieues du château.

La nouvelle était parvenue jusque Montaigu, dans le nord. Le défi piqua la curiosité de Waleran le fort, bien que déjà promis par ailleurs. Le fils aîné du comte de Montaigu était fiancé à Marie de Salm, jeune fille sombre et sans faste. Leurs parents avaient convenu d'un mariage depuis un an déjà. Waleran, aimant les armes et les joutes, n'en fit qu'à sa tête. Il trépignait d'impatience à l'idée de contempler cette beauté pour laquelle tant d'hommes étaient prêts à se battre.

Il ne regretta pas le voyage. Berthe était plus douce que le miel, plus gracieuse que le cygne. Il en tomba éperdument amoureux. Et Berthe, troublée par de si nobles sentiments, ne resta pas indifférente. Depuis leur rencontre, chaque moment, chaque pensée était pour leur amour. Waleran l'infidèle oublia presque sa promesse.

Avant de regagner Montaigu, Waleran serra la belle dans ses bras une dernière fois. Il lui promit de revenir pour le tournoi. Bâti comme un roc, la victoire lui serait assurée. La jeune fille coupa une mèche de ses cheveux soyeux et lui glissa entre les doigts. Une preuve de son amour, un porte-bonheur pendant le combat. Marie sentit venir la trahison. Waleran ne dit rien. Il ne voulait pas décevoir. Mais en arrivant chez la fiancée, le jeune homme déposa sa toque d'où tomba les longs fils dorés. La fille de Salm le jeta à la porte, outrée et profondément déchirée.

Le tournoi arriva.

Dans un château décoré pour les noces, des jeunes gens accouraient de partout. Tous plus forts les uns que les autres. La tension montait au fil des épreuves. Waleran avait été courageux. Il allait sortir triomphal



des combats quand un cavalier surgit à la dernière minute.

Les juges discutèrent longtemps, hésitèrent. Le combat final fût accepté de justesse. Le mystérieux cavalier tout vêtu de noir était plutôt chétif. Waleran n'en ferait qu'une bouchée.

Le premier coup fût retentissant mais la sombre armure résista. À la deuxième attaque, les lances volèrent en éclats. Berthe frissonna. Un mauvais pressentiment. La troisième tentative fût la bonne. Waleran tomba de sa monture et roula dans la poussière. Le jeune châtelain disparût, chassé par sa honte. Berthe, pâle, s'inclina, le chagrin au bout des yeux. Les épousailles prolongèrent le tournoi. Malgré l'insistance du seigneur de La Roche, le sombre cavalier refusa de laisser entrevoir son visage. Le jeune époux voulait sans doute garder la surprise pour sa nouvelle compagne. Alors quand la noce fût bien entamée, il conduisit la tendre Berthe vers la chambre nuptiale.

Un cri terrible jaillit dans la nuit. Le bon père se pressa, le cœur battant pour sa fille. Sans reprendre son souffle, il enfonça la porte des mariés. Une bise violente lui glaça le sang. Personne. Juste une fenêtre ouverte sur le vide. Et en bas, le corps de Berthe gisait sans vie. Le mystérieux cuirassé avait disparu.

Après des années de recherches, on découvrit que le cavalier noir n'était autre que Marie de Salm. Son sang changé en venin, elle n'avait plus eu en tête que l'idée de se venger de son amant infidèle.

On raconte qu'elle aurait vendu son âme au diable pour battre Waleran au tournoi. C'est après l'avoir poignardé qu'elle jeta le corps de Berthe par la fenêtre. Puis se sentant perdue, elle aurait voulu la suivre dans la mort. Mais le diable la saisit au passage et l'emmena en enfer. Voilà pourquoi on ne retrouva pas son corps aux côtés de la douce.

Depuis la nuit du crime, le spectre de Berthe de La Roche revient hanter le château. Elle déambule et tombe pour la énième fois du haut des remparts. Et si on tend l'oreille, on distingue comme une plainte qui revient du tréfonds des temps.





Province de Liège

La fondation de Stavelot



Saint Remacle remontait le cours de l'Amblève et s'était enfoncé dans les forêts ardennaises pour y méditer à son aise. Un âne, fidèle compagnon du voyageur, trottaient à son côté et transportait dans deux hottes fixées à ses flancs les provisions du religieux. Lorsque le saint s'installait dans quelque ermitage perdu au fond des bois, c'était au grison qu'appartenait la mission d'aller journallement chercher au village le plus proche, la nourriture de son maître.

Tout à coup, Remacle arriva en un endroit charmant. Des prairies descendaient en pente douce vers la rivière qui roulait ses eaux cristallines sur un lit où pointaient de gros cailloux. Des forêts d'arbres séculaires tressaient une couronne de verdure aux collines.

Le saint homme s'assit sous un chêne et contempla le paysage. Le site était calme, reposant, éloigné de toute habitation. On s'y sentait l'âme sereine. Le lieu était propice à la méditation. Remacle qui songeait toujours au salut de ses frères humains, résolut de fonder un monastère à cet endroit. Il avait coutume de réaliser ses projets sur-le-champ.

Il se leva donc et parcourt les alentours pour voir où il trouverait la pierre propre à l'édification du couvent. Hélas, tous les rochers voisins étaient schisteux et ne convenaient guère pour un travail solide. Enflammé par son ardeur, le moine ne cessa ses recherches qu'à la nuit tombante. Il se dirigea alors vers l'arbre sous lequel il s'était reposé et s'y installa pour y passer la nuit. L'auberge de la belle étoile ne rebutait point cet habitué des cavernes.

Remacle dormait depuis quelque temps, lorsqu'il perçut les sons d'une musique très douce. Une vive clarté illumina le ciel et se rapprocha de lui. Au milieu de cette apothéose apparut un ange qui se mit à parler. Après l'avoir encouragé à créer une abbaye, le radieux personnage lui conseilla, s'il voulait découvrir des moellons, de marcher droit devant lui pendant quatre heures. Cela dit, il disparut laissant dans l'éther une traînée lumineuse, pendant que les orgues célestes ravissaient le dormeur.

Dès son réveil, après s'être restauré, le religieux se mit en route. Il gravit la montagne, traversa des landes désolées, longea des fondrières

perfides, descendit dans un vallon couvert d'une végétation luxuriante. Soudain, il aperçut des carrières ocreuses aux pentes des coteaux. Il s'en approcha et reconnut les carrières dans lesquelles les habitants du pays de Thux s'approvisionnaient pour leurs besoins.

Remacle, exultant, remplit de pierres les hottes du baudet, puis reprit la direction de la rivière des Aunes. Qu'importait la distance ! La patience n'est-elle point la qualité primordiale des élus du ciel ?

Le religieux engagea des maçons, fit commencer les fondations, pendant qu'avec son âne il s'occupait sans relâche d'amener les moellons. Toutefois, le diable qui régnait encore sur cette partie de l'Ardenne, voyait d'un très mauvais œil la construction d'un monastère. Ne doutant de rien, il se mit en tête de contrecarrer Remacle dans ses desseins.



Un beau jour donc, pendant que le saint faisait la sieste à l'ombre d'un arbre, l'aliboron près de son maître broutait l'herbe fleurie. Soudain, la bourrique fut attirée vers le bois par une touffe de chardons flamboyants. Satan guettait cet instant. Métamorphosé en loup, l'appétit aiguisé par la haine de son rival, il se jeta sur le paisible animal et, après l'avoir étranglé, se mit à le croquer à belles dents.

L'apôtre s'éveilla bientôt et chercha le roussin des yeux. Ne le voyant pas, il se dirigea vers le gaulis. Un loup énorme, assis sur son derrière, dépouillait un des derniers os du pauvre martin. Tout près, gisaient les hottes. Remacle flaira immédiatement un tour du malin.

Il alla vers maître Ysengrin, résolu à lui faire regretter son geste. Le loup d'un air sarcastique, regardait s'avancer l'abbé. Mais, si Méphistophélès aimait à jouer des tours pendables au disciple du Christ, Remacle était de taille à lutter contre un tel adversaire. Pendant que le loup le narguait, il saisit le chapelet qui pendait à son côté et le lança autour du quadrupède. Le démon qui était loin de s'attendre à une telle offensive hurla, se démena comme s'il avait été plongé dans un bénitier. Remacle tint bon. Le premier moment de colère et de surprise passé, il assujettit solidement le rosaire autour du cou de l'animal. Dompté, celui-ci obéit plus docilement que le grison défunt.

Remacle s'empara des hottes, les attacha aux flancs du loup. Puis il coupa un rondin destiné à caresser les côtes du nouvel acolyte s'il faisait mine de broncher. Il reprit alors ses courses à la carrière. Désormais, ce fut le loup qui assura le transport des pierres. Le religieux n'épargnait point les forces de la bête démoniaque. Il la chargeait autant que les paniers le permettaient et lui faisait couvrir la distance d'un pas allègre. Aussi, les travaux avancèrent-ils rapidement.

Quant le monastère fut terminé, Remacle détacha les hottes et reprit son chapelet. Le loup s'en débarrassa aussi vite que possible et disparut laissant derrière lui une forte odeur de soufre.

En souvenir de cette aventure, les armoiries de Stavelot furent : d'argent à un loup au naturel, le dos chargé de deux corbeilles remplies de pierres, passant sous un arbre planté dans une terrasse de sinople.

Les Blancs Moussis



Le Blanc Moussi, selon la légende, trouverait son origine vers la fin du Moyen-âge, à une époque où, les moeurs du clergé connurent un relâchement notoire. Stavelot et ses moines n'échappèrent pas à ce dangereux courant et ainsi vit-on couramment les religieux participer aux réjouissances carnavalesques.

À la suite de sévères sanctions prises en 1499 contre les moines dissolus par le prince-abbé de l'époque, Guillaume de Manderscheid, la population stavelotaine rappela leur joyeuse présence en s'affublant d'un capuchon et d'une grande robe imitant la bure monacale.

Sur une nouvelle intervention énergique de l'abbé, ce vêtement parodique fut interdit mais, la population frondeuse le remplaça par un autre, blanc celui-là et, le compléta par le port d'un masque hilare au long nez rouge, "... ainsi naquirent vers 1502, les Blancs Moussis de Stavelot".

La Gade d'or de Logne



Logne était un des hauts lieux de la principauté de Stavelot-Malmedy. Ce château fort est édifié au sommet d'un étroit et haut éperon rocheux au confluent de l'Ourthe et de la Lembrée.

En 862, le roi de Lotharingie, Lothaire II, confirme la possession du lieu dénommé "Lomma" à l'abbaye de Stavelot.

En 1138, l'abbé Wibald fait procéder à une restauration et à une fortification générale, une tour donjon est construite au nord de la colline. Pour permettre le ravitaillement et l'établissement d'une garnison permanente, Wibald fonde le nouveau village de Logne au pied du château. C'est pourquoi, l'ancien centre domanial établi 800 mètres en amont dans le vallon de la Lambrée s'appelle Vieuxville.

Au 15^e siècle, un chassé-croisé d'alliances et de combats verra s'y succéder Everard II de la Marck, Guillaume à la Barbe et Maximilien D'Autriche.

En 1514, Logne passe aux mains de Robert II, dit "le Diable", allié du roi de France, François Ier.

En 1521, il défie l'autorité de l'empereur Charles Quint. En représailles, celui-ci envoie une armée conquérir les places-fortes des "de la Marck".

Du 20 avril au 1^{er} mai, vingt canons bombardent Logne. La garnison décimée se rend et est exécutée. Le château sera pris et démantelé, il ne sera jamais reconstruit et servira de repère aux brigands de la région.

Depuis 1967, le site des ruines du château fort de Logne est propriété de la Province de Liège.

« Une visite guidée du Château de Logne vous fera découvrir toute son histoire et vous aurez le plaisir d'assister au récit de la légende de la "gade d'or" dans les souterrains du château. De plus, à proximité, le musée du Comté de Logne présente les objets découverts lors des fouilles du Château ainsi que différents objets provenant de la Principauté de Stavelot-Malmedy. Voici donc un excellent but de promenade à un "jet de pierre" de Stavelot »



Mais revenons à cette fameuse légende...

Il était une fois une jeune châtelaine d'une rare beauté. Elle se nommait Marthe et vivait dans un donjon, à Bierloz, avec son vieux père. Au XII^e siècle, cette fortification appartenait à la forteresse de Logne. Bierloz était un fief de garde de la châtellerie de Logne et formait, avec My et Lognoul, une petite seigneurie.

Le vieux chevalier avait bien du mal à défendre Marthe des assauts de ses adorateurs. Elle aimait, et ce sentiment était partagé, un beau et jeune page du duc de Limbourg, avoué de Logne.

Imprudence fatale, le vieux chevalier envoya sa fille au château où le duc, découvrant cette beauté en ses terres, s'en éprit et la courtsisa de si près qu'il la séduisit. La belle Marthe, couverte de bijoux, ne leva pas le petit doigt quand le duc éloigna de Logne Allard, le beau page à qui elle était promise.

Apprenant que sa fille n'était plus pucelle et vivait avec le duc en état de concubinage, le vieux chevalier mourut de chagrin et, pour faire bonne mesure, l'infortuné page aussi...

De plus en plus cupide et vénale, Marthe amassa tout l'or qu'elle put, jusqu'au jour où, sans doute fatigué de sa maîtresse et de ses prodigalités, le duc la fit enfermer dans les souterrains du château.

Un jour, son gardien la trouva morte, le corps paré de chaînes d'or. À la Noël suivante, on aperçut dans les fossés une chèvre couverte de bijoux. Elle semblait toute en or.

Depuis lors, une fois l'an, la nuit de Noël, sur les douze coups de minuit, la gade d'or apparaît à Logne. Au douzième coup de minuit, elle disparaît, on ne sait trop où, dans la noirceur des ruines. Les chercheurs de trésors les plus acharnés ont en vain tenté de la saisir. Toujours, elle leur échappe en bêlant et en secouant ses chaînes d'or.

Il paraît que ses « pécales » sont du même métal.....

Les Rochers du Cœur Fendu



Il y a de nombreuses années, d'aucune prétendent que c'est en l'année 1778, que cela se serait passé.

En ce temps, vivait à la ferme de Biester, un paysan rusé et avare - les deux vont généralement de pair - qui avait une idée derrière la tête. Une tête dure comme les rocs qui baignent dans l'eau de l'Amblève. Ce fermier, nous l'appellerons Grégoire, c'est du moins ce que prétendent ceux qui rapportent la légende, avait « son » idée.

Si notre fermier avait largement assez pour ne pas mourir de faim, quelque chose lui tenait surtout à cœur : la présence dans sa ferme d'une nièce jeune et jolie ardennaise que plus d'un fils de fermier aurait voulu prendre sous son toit.

Grégoire, le fermier de Biester, ne prétendait pas lâcher la tourterelle - non à cause de ses charmes, auxquels d'aucuns ne restaient indifférents, mais bien parce qu'il touchait, lui, le revenu d'une terre qu'elle possédait. Revenu qui lui échapperait le jour où la nièce s'en irait. Maint prétendant avait déjà été éconduit et d'autres devaient s'attendre au même sort. « Un de perdu, deux de retrouvés » dit-on.

Ce fut également le cas pour la jolie nièce du fermier de Biester. Le domestique du fermier Grégoire nourrissait quelques espérances. Etant plus près des yeux de la belle, il ne lui restait qu'à patienter pour venir à bout de l'obstination du maître. Il attendrait les événements.

Cependant, au hameau de Brume, de l'autre côté de l'Amblève, vivait un fermier cossu qui avait un fils en âge de se marier. Le jouvencelle de Biester ne dédaignait pas danser avec lui à la ducasse de Trois-Ponts, et à la « Foire Saint-Jacques », le 25 juillet.

Quant le fermier eut vent de ces sentiments, se voyant assiégé de deux côtés à la fois, il prit une résolution catégorique. Il ourdit un plan qui évincerait les deux prétendants à la fois. Il leur laisserait une chance, mais il y mettait des conditions...

Ce dimanche, à la sortie de la grand-messe de Trois-Ponts, il n'était question que du prochain mariage de la nièce de Grégoire de la ferme de Biester. Car toute la région savait que le fermier ne voulait à aucun prix que sa nièce quitte la ferme. Les commentaires allaient bon train. Ce même après-midi, les deux prétendants auraient l'occasion de défendre leur chance. La nièce convolerait en justes noces avec celui qui mettrait le temps le plus court à la transporter sur son dos, au sommet des rochers qui surplombent la route de Brume. Mais le cœur a ses raisons et à vingt ans que ne risquerait-on pour sa belle ?

À l'heure de la sieste, tous les habitants de la région, fermiers, bûcherons, charretiers et leurs commères, sans oublier leurs progénitures, s'étaient rassemblés aux abords des rochers d'où devaient partir les compétiteurs, à tour de rôle.

Le sort désignerait celui qui tenterait le premier l'escalade. On tira à la courte paille... et comme un éclair le fils du fermier de Brume s'élança à travers taillis et broussailles portant sur son dos la nièce de Grégoire. En un rien de temps, il avait atteint le rocher à la hauteur de la cime des arbres et n'accusait aucune marque de fatigue. S'agrippant aux aspérités du rocher, il avançait allègrement. Puis le précieux fardeau commençant à peser sur ses robustes épaules, il avança péniblement. En bas, dans la foule des badauds, on l'encourageait. Parfois un quolibet fusait, provoquant le gros rire des curieux. Par deux fois, le porteur s'arrêta

pour souffler. Puis, dans un ultime effort, il parvint à se hisser au sommet du rocher, où il déposa son précieux fardeau...

Voulant se redresser pour répondre aux acclamations de ceux qui, d'en bas, avaient suivi son exploit, esquissant un geste de triomphe, il n'eut pas la force de l'achever... et s'écroula comme une masse. Sous l'effort surhumain qu'il venait de déployer, les vaisseaux du cœur s'étaient rompus. Là-haut, la mort avait guetté sa proie...

Depuis ce jour et pour toujours, les rochers s'appellent "les Rochers du Cœur Fendu"...

Gilles Pafflard



Gilles Pafflard, il habitait juste un peu plus bas dans le village, il savait donc bien quel genre d'homme était le fermier. En fait, Gilles avait la réputation d'être un jeune homme très paresseux, plus prompt à faire des blagues qu'à manier la bêche... C'est à la suite d'une querelle avec ses parents à cause de sa paresse qu'il s'était décidé à devenir valet chez ce fermier-là. Il ne l'avait pas choisi au hasard, il avait une raison, une très bonne raison: Gertrude lui plaisait... Il prit donc le chemin de la ferme. Arrivé là, il fut accueilli par la hargne du chien de garde, puis par la mauvaise humeur du fermier:

« Si tu es mendiant ou colporteur, passe ton chemin ! Nous n'avons besoin de rien et nous sommes bien trop pauvres pour faire la charité ! »

Bien loin de se démonter, Gilles répondit hardiment qu'il venait lui proposer de travailler pour lui, en échange seulement d'un peu de pain. Le fermier se méfiait et commença par refuser, mais il finit par accepter. Gilles proposait en effet de ne lui donner salaire que si son employeur était satisfait de ses services. Le jeune homme fut donc envoyé travailler dans un champ qu'il devait avoir terminé de faucher avant la tombée du soir, sans quoi il ne serait pas payé. Gilles s'en alla joyeusement vers son lieu de travail.

Arrivé là-bas, il se coucha sous un arbre pour profiter de ce beau jour d'été... Le soir allait tomber quand il se décida à s'agiter un peu. Il sauta sur ses pieds et commença à arpenter le champ et la campagne environnante. Il ramassa des bousiers, ces insectes qui ont l'habitude de se nourrir d'excréments, ainsi que de nombreux vers trouvés dans des fruits et sous l'écorce des arbres. Estimant sa récolte suffisamment

abondante, il emballa les insectes dans des morceaux de toile et reprit le chemin de la ferme.

Là, Gertrude attendait son retour avec impatience: en fait, Gilles lui plaisait bien, et elle avait passé une bonne partie de l'après midi à lui préparer amoureusement un bon repas. Mais Gilles était à peine arrivé à la ferme qu'il se trouva nez à nez avec le fermier qui sortait du cellier où il avait découpé et salé lui-même un cochon bien dodu.

« - As-tu terminé ta besogne?

- Pour sûr », répondit Gilles avec beaucoup d'assurance. Le fermier l'interrogea alors sur les paquets qu'il tenait en main:

« - C'est un essaim d'abeilles, si vous voulez, je vous le vends à bon prix!

- Comment, s'esclaffa le fermier, cet essaim est à moi, tu l'as trouvé sur mes terres, comment oses-tu croire que tu as le droit de me le vendre? »

Gilles ne se laissait pas impressionner. En plus, le fermier s'énervait tellement qu'il dut faire quelques pas pour reprendre son souffle, il ne faisait plus attention à Gilles. Celui-ci en profita pour se glisser dans le cellier et répandre toute la vermine qu'il avait récoltée sur le cochon tout frais de l'avare... Il venait de remonter quand le fermier, qui s'était un peu remis de son étouffement, l'apostropha de nouveau, le menaçant de le mettre dehors s'il ne consentait pas à lui donner l'essaim d'abeilles. Alors Gilles répliqua:

« Faites ce que vous voulez, vous ne connaissez pas mon pouvoir... Il me suffit de dire trois vœux et ils sont exaucés sur le champ ! »
Devant l'incrédulité du fermier, Gilles prit un air digne et sérieux et prononça la formule magique:

« Krik, Krak, Patakrak ! Démons et nutons, je vous appelle à l'aide !
Faites que ces abeilles se transforment en bousiers, que le porc du saloir se couvre de vermine, et que l'herbe repousse dans le pré que j'ai fauché! »

Le fermier ne voulait pas y croire, mais il était tout de même un peu effrayé. Son épouvante devint réelle quand Gilles ouvrit le sac qu'il tenait toujours en main: le sac contenait des bousiers et non des abeilles ! Le fermier se précipita alors dans le cellier pour découvrir que, là aussi, la prédiction était accomplie, de même que, dans le pré, l'herbe était aussi haute que si nul n'y avait touché !

Fou de rage, l'avare ordonna à Gilles de quitter sa ferme immédiatement, mais celui-ci avait encore un mot à dire:

« Je désire que vous me donniez votre fille en mariage et votre ferme en dot ! Si vous refusez, je transforme votre argent en ... »

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase: le vieil avare était prêt à tout accepter pour garder ses écus.

Quelques jours plus tard, c'est dans une grande joie que le mariage fut célébré. La mariée était aux anges, son bonheur la rendait plus belle encore. Gilles était un mari comblé: Gertrude continuait à tenir merveilleusement la maison et à cuisiner des plats succulents, comme elle l'avait toujours fait, et mieux encore.

L'avare vivait avec eux: Gilles lui avait fait cette faveur. Le fermier n'avait pas changé pour autant: il passait son temps à se morfondre en comptant et recomptant son or... Par la suite, Gilles fit si bien fructifier le domaine qu'il devint plus riche que le fermier avare ne l'avait jamais été. Il devint même célèbre: dans la haute Amblève, quand on veut parler d'un homme fin et rusé, on dit de lui que c'est un Plaffard...



Province du Limbourg

Les Saintes Hosties



Il y a bien longtemps, au quatorzième siècle, vivait un chapelain. Un jour, il fut appelé pour porter les derniers sacrements à un habitant de Viversel qui était à l'article de la mort.

Arrivé près du malade, il déposa sur une table les vases sacrés où se trouvait la sainte hostie. Il la laissa malencontreusement sans surveillance, et des hommes qui étaient là la touchèrent de leurs mains impures et sans aucun respect, à l'insu du chapelain. Quand le chapelain voulut donner les saints sacrements au malade, il s'aperçut que la sainte hostie était couverte de sang ! Les gouttes qui en découlaient avaient même transpercé le linge sur lequel elle était déposée, ainsi, le sang, le linge et l'hostie adhéraient ensemble...

Constatant les conséquences de son manque d'attention, le chapelain tenta de n'en rien laisser paraître et ramena la sainte hostie dans cet état miraculeux dans son église de Viversel où elle resta pendant cinq jours. Ne sachant si la sainte hostie devait être conservée toute sanglante, ni si ce miracle surprenant devait rester caché ou être porté à la connaissance des fidèles et proposé à leur vénération, le chapelain alla demander conseil à son pasteur de l'église-mère de Lummen. Celui-ci l'envoya à son tour chez un homme, qui par son savoir et ses vertus

était digne de considération et de confiance: le pieux et sage Simon, moine de l'abbaye d'Aulne.

À peine était-il arrivé dans la lande silencieuse, à quelque distance de la chapelle, que Dieu commença à dévoiler par des miracles l'abondance de ses bienfaits: un troupeau de moutons se jeta à genoux et montra des signes de respect et d'adoration au Dieu caché qui passait. Les innocents agneaux de la lande purent ainsi les premiers témoigner leur vénération envers le divin agneau qui enlève les péchés du monde.

Ensuite, alors que le prêtre approchait d'Herckenrode, les deux cloches de l'abbaye se mirent à sonner d'elles-mêmes, et à son entrée, des religieuses entonnèrent le début de la sainte messe ainsi:

« Maintenant je sais pourquoi le Seigneur a envoyé son ange ».



Profondément ému, le chapelain résolut de placer sur l'autel son trésor caché. À son arrivée, le moine d'Aulne, appelé Adam, qui chantait la sainte messe, et qui se trouvait à l'autel, se retourna et s'agenouilla sans rien savoir de ce qu'il avait apporté. À ce moment, le Divin Sauveur se montra d'une façon apparente sur l'hostie miraculeuse: Jésus-Christ apparut sous forme humaine, couronné d'épines resplendissantes. Tous les assistants furent transportés d'étonnement et une femme possédée de l'esprit malin fut délivrée.



Province du Hainaut

Les Couquebakes



Il était une fois un château qui dominait la colline. On disait qu'il était hanté. Les dernières personnes qui avaient habité cette demeure s'en étaient allées, car le fantôme qui y avait élu domicile était particulièrement remuant...

Tous les villageois en avaient peur, si bien que plus personne ne voulait habiter le château, et même, on évitait de passer à proximité. On en parlait beaucoup au village, mais personne ne se décidait à faire quelque chose. Un jour, Octave, le cordonnier, releva le défi:

« Ce fantôme ne me fait pas peur ! Cette nuit, j'irai au château, et pour passer le temps, je ferai des couquebakes ! (des crêpes). Donnez-moi les ingrédients nécessaires, je m'en vais les cuire au château ! » Et il partit vers l'étrange demeure...

À la nuit tombée, il pénétra dans la cuisine du château. Il alluma un grand feu et commença son ouvrage. Il s'apprêtait à verser la première louche de pâte dans la poêle quand il entendit frapper un grand coup au plafond et une voix rauque qui disait:

« Est-ce que je peux tomber?

Et Octave répondit calmement:

« Oui, mais pas dans mes crêpes ! »

C'est un bras qui tomba !

Octave, sans plus d'hésitation, le jeta derrière lui afin d'avoir plus d'aisance pour continuer à faire cuire ses couquebakes. On cria encore:

« Est-ce que je peux tomber? Sans se démonter davantage, Octave répondit à nouveau :

« Oui, mais pas dans mes couquebakes ! »

Un autre bras tomba, puis ce furent les jambes, le tronc et la tête... Alors on n'entendit plus rien, tout était calme. Mais quand Octave se retourna, il tomba nez à nez avec un squelette ! Gardant son sang froid, Octave lui adressa la parole et lui demanda s'il voulait une couquebake. Mais le squelette ne répondait pas. Octave commençait à s'énerver quand le squelette lui dit de l'accompagner dans la cave...

« D'accord, mais tu passes le premier ! » répondit Octave, car il se méfiait quand même, et il le suivit. Au fond de la cave, le squelette indiqua trois pots à notre villageois. Le premier pot était plein de pièces d'or, le deuxième de pièces d'argent et le troisième de pièces de monnaie ordinaire. Octave n'en croyait pas ses yeux. Le squelette lui dit: « Le pot d'or, c'est pour faire dire des messes pour les défunts du château, l'argent, c'est pour distribuer à tous les pauvres du village, et le troisième pot, celui rempli de monnaie, c'est pour toi.

- D'accord, dit Octave », mais le squelette avait déjà disparu.

Honnête homme, Octave était décidé à faire ce que le squelette lui avait dit. Il remonta donc avec les pots, et pensait tellement à faire son devoir qu'il en oublia même ses couquebakes...

Octave regagna le village et alla directement trouver le curé pour lui remettre le pot d'or. Ensuite, il alla distribuer l'argent aux pauvres. Enfin, il garda la monnaie pour lui, il l'avait bien méritée !

Le curé dit donc des messes pour les défunts du mystérieux château. Peu après, les villageois s'aperçurent que le château n'était plus hanté: le fantôme l'avait abandonné car les messes de monsieur le curé lui avaient permis d'entrer au paradis. De nouveaux châtelains intégrèrent alors la demeure, et y vécurent en paix.

Octave, quant à lui, vivait toujours au village, mais à présent, il était devenu un héros, riche de surcroît !

Le Doudou



Au douzième siècle, un preux chevalier nommé Gilles de Chin (grand chambellan du Hainaut) tua un dragon qui vivait dans les marais de Wasmes et qui dévorait les jeunes filles. Le gisant de Gilles de Chin est aujourd'hui visible dans la chapelle Saint Calixte.

Cette légende est à l'origine de deux manifestations folkloriques : la procession de la Pucelette à Wasmes et le combat dit Lum'çon entre Saint Georges et le Dragon. Combat qui mobilise de nombreux intervenants. Le plus imposant est le dragon qui est construit en osier vert. Sa longue queue est terminée par des poils porte-bonheur que les spectateurs essaient de lui arracher.

Saint-Georges est incarné par un habitant de la ville qui doit être montois depuis plusieurs générations. Les Chinchins sont des hommes déguisés en chiens qui aident Saint-Georges. Par contre, le dragon est défendu par ses amis les diables. Quant aux hommes blancs et aux hommes de feuilles, ils sont chargés de porter le dragon.

Le combat se déroule sur la place de Mons. Il dure une demi-heure et il se termine toujours par la mort du dragon.





Le fils du paysan à raves



Il était une fois un pauvre paysan. Il ne vivait quasiment que de raves, c'est pourquoi on l'appelait knolleboer, le paysan à raves.

Ce paysan avait trois fils. Les deux aînés tyrannisaient le plus jeune, ils se moquaient de lui et le méprisaient, pourtant, le benjamin était et restait honnête et bon.

De knolleboer possédait un petit bout de terre très étrange car tout ce qui commençait à pousser là se trouvait, le matin venu, complètement anéanti. Après l'avoir laissé en friche pendant quelques années, pensant que la situation s'améliorerait peut-être, le paysan sema à nouveau le champ. Ayant appris l'histoire, le plus jeune fils décida d'aller veiller chaque nuit afin de connaître la cause de l'anéantissement des récoltes et trouver le moyen de l'éviter. Il se posta près du champ et se trouva soudain nez à nez avec trois fantômes...

N'écoutant que son courage, il leur adressa la parole:

« - Pourquoi venez-vous ici, sur la terre de mon père? Et les fantômes lui répondirent à leur tour:

- Nous sommes venus pour anéantir ces récoltes !

- Mais pourquoi? Continua le jeune homme, n'y a-t-il pas moyen de changer cela?

- Si, bien sûr, répondirent les fantômes, et ils lui expliquèrent sans plus se faire prier qu'il devait faire semer le champ par sept jeunes filles. Alors, les fruits en seraient épargnés. Et même, comme ils le trouvaient sympathique, ils ajoutèrent:

- Après cela, si tu as besoin de nous, tu n'auras qu'à dire:

« Fantômes, je suis dans le besoin, aidez-moi ! », et nous t'aiderons. Le fils rentra chez lui et annonça la nouvelle à son père.

Tout fut fait selon la volonté des fantômes et les fruits furent épargnés. Par ailleurs, dans le pays où le paysan et ses fils vivaient sévissait un dragon qui, chaque année, s'emparait d'une jeune fille tirée au sort. Cette année, c'était la fille du roi, et tout le pays était profondément triste car la princesse était aimée de tous. Cependant, personne n'avait le courage de braver le dragon. Et le jour funeste arriva.

Tous les villageois étaient présents pour voir ce qui se passerait, y compris les deux fils aînés du paysan à raves. Ils s'opposaient à ce que

leur jeune frère les accompagne. Le benjamin insista tellement auprès de son père que celui-ci finit par céder, mais à une condition: il devait être revenu le premier. Le père ne s'opposait en effet pas à ses deux fils aînés:

« Ce serait fâcheux pour tes frères s'ils apprenaient que tu y es allé sans avoir fini ton travail ! » Enfin, le jeune homme prit la route, mais en chemin il s'écria:

« Fantômes, je suis dans le besoin, aidez-moi ! Et les fantômes apparurent, fidèles à leur promesse:

- Que désires-tu?

- Des habits de prince, un excellent cheval et une bonne épée pour combattre le dragon ! »

Et c'est tel un prince sur son noble destrier qu'il arriva sur les lieux du massacre et livra combat au dragon. Il fut si valeureux que, sur les sept têtes du dragon, il en coupa deux, et le dragon s'enfuit. Mais la bataille n'était que partie remise...

Après avoir rendu les présents aux fantômes, le jeune homme rentra chez lui... le dernier ! Furieux, ses frères le rossèrent et le traitèrent de bon à rien: ils ne l'avaient absolument pas reconnu lors de sa bataille avec le dragon.

Le lendemain, le dragon devait revenir. Le jeune homme supplia encore son père qui céda à nouveau, en lui faisant la même recommandation que la veille. À nouveau, le jeune homme appela le fantôme et celui-ci l'aïda. Quand le dragon sortit de son trou, il perdit encore deux têtes. Le temps de rendre au fantôme ce qu'il lui avait prêté, le jeune homme arriva encore le dernier chez lui. Ses frères le punirent encore bien plus que la veille.

Le troisième jour, le jeune homme parvint à nouveau à se rendre là où le dragon devait emmener la fille. Déployant toute son énergie, il coupa les trois dernières têtes du dragon. Alors, il demanda le mouchoir de la princesse afin d'y glisser les trois langues des têtes coupées ce jour-là, puis il s'en alla.

De retour chez lui, le jeune homme raconta ce qui s'était passé à son père, et, dès le lendemain, ils se rendirent au palais royal. Ils furent reçus par le roi et sa fille qui reconnut son sauveur: celui-ci montrait pour preuve les trois langues du dragon déposées dans le mouchoir de la princesse. Convaincu, le roi lui offrit un château et de merveilleuses richesses.



Entre temps, le fils du paysan à raves et la fille du roi étaient tombés amoureux... Le roi organisa alors pour eux de magnifiques noces, et ils vécurent alors heureux jusqu'à la fin des temps.



Province de Flandre Orientale

Par-dessus les haies et les buissons



Un homme soupçonnait sa voisine d'être une sorcière. Un jour, il voulut en avoir le coeur net, et il alla lui rendre visite en espérant la démasquer. Il resta toute l'après-midi chez elle, et, le soir venu, il prétexta un mal de tête terrible qui, disait-il l'empêchait de rentrer chez lui. Il finit par convaincre la femme de dormir chez elle.

Faisant ainsi semblant de dormir, il l'épia, et ne fut pas déçu!

Elle avait ouvert une armoire où elle avait pris un pot rempli d'une sorte de graisse. Elle s'en était badigeonné le front, avait remis le pot à sa place et avait dit:

« Par dessus les haies et les buissons ! » Ensuite, elle avait disparu.

Notre homme, emporté par sa curiosité, s'empara du petit pot, s'en enduit le front et dit:

« À travers les haies et les buissons ! Et oui, il s'était trompé dans la formule magique: c'est bien à travers les ronces, les haies et les buissons qu'il a rejoint la sorcière et ses nombreuses consoeurs. Elles se sont bien vite aperçues qu'il était là: il avait le visage tout ensanglanté.

« Comment es-tu arrivé ici? lui demanda sa voisine.

Il lui expliqua comment il s'y était pris. Celle-ci ne se fâcha même pas et lui expliqua la bonne manière de faire:

- Tu es plein de sang à cause des ronces, tu as dit les paroles de travers. Dis-les autrement à présent: dis « Par dessus les haies et les buissons ! » et retourne chez toi ! » Et c'est ce qu'il fit.

Et on raconte qu'après cet épisode, jamais plus il n'osa retourner chez cette femme, maintenant qu'il savait qu'elle était une sorcière...



Province du Brabant Wallon

La grange du Diable



Tout le monde le sait, une grange ne se construit pas une nuit, à moins que qu'un être surnaturel n'y soit intervenu...

En des temps anciens, l'homme était déjà avide de richesses facilement gagnées, et cela, ça a toujours fait les affaires du Diable. À cette époque, il était possible pour les gens d'entrer en contact avec lui et de signer un pacte.

C'est ce qu'un habitant de Longueville fit: il signa un accord avec Satan où il était conclu qu'en échange de son âme, une grange magnifique serait élevée avant le premier chant du coq.

Le Diable ne perdit pas son temps et travailla avec tant d'ardeur qu'il était sur le point d'aboutir, mais c'était sans compter sur la femme de son client. Celle-ci était en effet très inquiète pour son mari. Elle était résolue à faire chanter le coq avant l'aube.

S'emparant d'un livre, elle se plaça près du poulailler et fit jouer les pages de ce livre de façon à imiter un battement d'ailes. Entendant cela, le coq chanta, obligeant le Diable à s'en aller en laissant son ouvrage inachevé.

